

PAR L'AUTEUR DE *ROUGE RUBIS*  
KERSTIN GIER



# SILVER

LIVRE PREMIER

MILAN

# SILVER

*Livre premier*

Mise en page : Pascale Darrigrand  
Correction: Claire Debout

Titre original: *Silber*  
© S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 2013.  
All rights reserved

Pour l'édition française:  
© 2015, éditions Milan  
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France  
Loi 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse  
ISBN: 978-2-7459-6823-4  
editionsmilan.com

KERSTIN GIER

# SILVER

*Livre premier*

Traduit de l'allemand  
par Nelly Lemaire

•  
MILAN



*Pour E.*

*C'est toujours bien de rêver avec toi.*





*What if you slept  
And what if  
In your sleep  
You dreamed  
And what if  
In your dream  
You went to heaven  
And there plucked a strange and beautiful flower  
And what if  
When you awoke  
You had that flower in your hand  
Ah, what then?*

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE









## Chapitre I

**L**e chien reniflait ma valise. Pour un chien des stupés, il avait le poil étonnamment doux. J'allais lui gratouiller les oreilles quand il retroussa les babines et poussa un « wouaf » menaçant. Puis il s'assit et se remit à flairer mes affaires. Le douanier, apparemment aussi surpris que moi, nous regarda d'un air méfiant, le chien et moi, avant de saisir ma valise.

– Bon, voyons voir ce que notre Ambre a trouvé là ! dit-il.

Eh bien, super ! J'avais à peine débarqué sur le sol britannique, qu'on me suspectait déjà de transporter de la drogue. Derrière moi, les vrais trafiquants devaient doucement rire : ils allaient maintenant pouvoir passer sans problème leurs montres suisses ou leurs drogues de synthèse. Incroyable qu'un douanier sensé puisse demander à une fille de quinze ans, une blonde banale, avec une queue-de-cheval, de quitter la file au lieu de s'intéresser plutôt à ce type à l'air sournois ou à ce garçon échevelé et d'une pâleur douteuse qui s'était bizarrement endormi dans l'avion juste avant l'atterrissage. Pas étonnant de le voir maintenant arborer un sourire narquois : ses sacs étaient probablement bourrés de substances illégales.

Mais je n'allais pas me laisser gâcher ma bonne humeur ! Une fois la douane passée, une vie merveilleuse nous attendait, avec la maison dont nous avons toujours rêvé !

Ma petite sœur Mia était déjà tirée d'affaire et dansait nerveusement d'un pied sur l'autre. Je lui lançai un regard rassurant. Tout allait bien. Pas de raison de s'inquiéter. Ceci n'était que le dernier obstacle qui nous séparait de notre nouvelle vie merveilleuse. Le vol s'était bien passé, sans turbulence aucune. Mia n'avait pas eu envie de vomir et, pour une fois, je ne m'étais pas trouvée assise à côté d'un de ces gros types qui prennent tout l'accoudoir et puent la bière. Et, même si Papa avait réservé comme d'habitude nos billets dans une de ces compagnies *low cost* dont on dit qu'elles embarquent toujours trop peu de kérosène, l'avion n'avait pas connu de problèmes quand il avait dû faire quelques tours au-dessus de Heathrow. Et puis, il y avait eu aussi ce beau brun qui se trouvait de l'autre côté du couloir, une rangée plus avant, et s'était souvent retourné vers moi avec un grand sourire. Je m'apprêtais à lui parler mais j'avais laissé tomber quand je l'avais vu feuilleter un magazine de foot en remuant les lèvres comme un gamin de CP. D'ailleurs, ce même garçon fixait maintenant ma valise avec une certaine curiosité. Et il était loin d'être le seul.

Je levai de grands yeux vers le douanier et lui dédiai mon plus charmant sourire.

– S'il vous plaît, nous sommes pressées, l'avion a déjà pris du retard et nous avons mis une éternité à récupérer nos bagages. Notre mère nous attend dehors, elle est venue nous chercher, ma petite sœur et moi. Je vous jure que ma valise ne contient que du linge sale et...

Là, je m'arrêtai tout à coup en pensant à ce qui s'y trouvait aussi.

– .... En tout cas, pas de drogue, complétai-je ensuite, un peu gênée, en regardant le chien d'un air réprobateur.

Quel imbécile, ce chien !

Impassible, le douanier hissa la valise sur une table. Un collègue ouvrit la fermeture Éclair et souleva le couvercle. Tous les gens autour comprirent instantanément ce que le chien avait reniflé. Franchement, on n'a pas besoin d'avoir le flair d'un chien de race pour ça.

– Oh, mais qu'est-ce que... ? demanda le douanier.

Son collègue se pinça le nez tout en commençant du bout des doigts à dégager quelques affaires. Les spectateurs devaient penser que mes vêtements puaien<sup>t</sup> bestialement.

– Du fromage de l'Entlebuch, lui expliquai-je tandis que mon visage virait sans doute au rouge bordeaux du soutien-gorge qu'il tenait dans les mains. Deux kilos et demi de fromage suisse au lait cru !

Cela dit, je ne me rappelais pas qu'il puait autant.

– Il est meilleur au goût qu'à l'odeur, précisai-je.

Ambre, cet idiot de chien, s'ébroua. J'entendis des rires. À coup sûr, les vrais passeurs devaient se frotter les mains. Je préférerais ne pas savoir ce que faisait le beau brun. Il se félicitait probablement de ne pas m'avoir demandé mon numéro de portable.

– On peut dire que c'est une planque géniale pour de la drogue ! dit un plaisantin derrière nous.

Je regardai Mia avec un gros soupir et Mia m'imita. Nous étions vraiment pressées.

C'était vraiment naïf de notre part de penser que ce seul fromage nous séparait encore de notre merveilleuse nouvelle vie. En vérité, il ne faisait que prolonger le temps où nous avions cru dur comme fer avoir une nouvelle vie merveilleuse devant nous.

D'autres filles de notre âge avaient sans doute des rêves différents, mais Mia et moi désirions ardemment un véritable chez-nous. Pour plus d'une seule année. Et avec une chambre chacune.

C'était notre sixième déménagement en huit ans, ce qui signifiait six pays différents sur quatre continents différents, recommencer six fois dans une nouvelle école, se faire six fois des amis et dire six fois « au revoir ». Nous étions des pros de l'emballage et du déballage, nous réduisions nos biens personnels au minimum et pas question pour nous d'emporter un piano.

Mum était experte en littérature (avec deux titres de docteur) et, à peu près tous les ans, elle était chargée de cours dans une nouvelle université. Jusqu'en juin nous avons vécu à Pretoria, et avant à Utrecht, Berkeley, Hyderabad, Édimbourg et Munich. Nos parents étaient séparés depuis sept ans. Papa était ingénieur et tout aussi peu sédentaire, c'est-à-dire qu'il changeait souvent de lieu de résidence. Nous ne pouvions même pas passer nos vacances d'été toujours au même endroit mais seulement là où il se trouvait alors. Pour l'instant, il officiait à Zurich, de sorte que ces vacances s'étaient comparativement super bien passées (randonnées en montagne et visite de la réserve naturelle de l'Entlebuch incluses), mais tous les endroits où il avait échoué n'étaient malheureusement pas aussi agréables. Lottie, qui s'occupait de nous depuis douze ans et avait donc déjà déménagé huit fois avec nous, disait parfois que nous devons être reconnaissantes de connaître ainsi tant de choses du monde, mais, sincèrement, quand on a passé un été au bord de la zone industrielle de Bratislava, la gratitude a tout de même des limites.

Depuis la rentrée, Mum enseignait au Magdalen College d'Oxford, réalisant ainsi un de ses grands désirs. Elle rêvait depuis des décennies d'une chaire à Oxford. Un rêve allait aussi s'accomplir pour nous avec le petit cottage du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle avait loué un peu à l'écart. Nous allions enfin nous installer et avoir un vrai chez-nous. La présentation de l'agent immobilier nous avait donné l'image d'une maison romantique, confortable et apparemment remplie de merveilleux secrets effrayants de la cave au grenier. Il y avait un grand jardin avec de vieux arbres et une grange, et les fenêtres des chambres au premier étage offraient – du moins en hiver – une vue jusqu'à la Tamise. Lottie avait l'intention de faire un potager et des confitures et d'adhérer à l'Association des femmes rurales. Mia voulait construire une maison dans un arbre, acheter une barque et domestiquer une chouette. Quant à moi, je rêvais de trouver au grenier une caisse pleine de vieilles lettres et d'explorer les mystères de la maison. Nous voulions aussi absolument accrocher une balançoire dans les arbres, une sorte de lit de fer rouillé où nous pourrions nous allonger pour contempler le ciel. Nous organiserions au moins tous les deux jours un vrai pique-nique anglais et la maison embaumerait les gâteaux de Lottie. Peut-être aussi la fondue, car les employés de la douane avaient tellement disséqué sous nos yeux notre bon fromage de la réserve de l'Entlebuch qu'on ne pourrait plus rien en tirer d'autre.

Une fois sorties du hall – finalement, on n'enfreignait nullement la loi en important en Angleterre des kilos de fromage pour sa consommation personnelle, mais il ne pouvait plus faire office de cadeau pour Lottie –, Mum mit moins d'une minute à briser notre rêve d'une vie tranquille à l'anglaise.

– Il y a un petit changement de programme, mes puces, dit-elle après nous avoir embrassées.

Son sourire forcé cachait mal sa mauvaise conscience.

Derrière elle, un homme s’approcha avec un chariot à bagages vide et, sans y regarder vraiment, je sus qu’il s’agissait là du changement de programme en personne.

– Je déteste les changements de programme, marmonna Mia.

Mum garda son sourire crispé.

– Vous allez aimer celui-là, mentit-elle. Bienvenue à Londres, la ville la plus excitante du monde !

– Bienvenue chez nous, compléta Mr Changement-de-programme d’une voix chaude et profonde en chargeant nos valises sur le caddie.

Moi aussi je détestais les changements de programme. Et cela du plus profond de mon cœur.



## Chapitre 2

Lors de notre première nuit londonienne, je rêvai d'Hänsel et Gretel ; plus exactement, Mia et moi étions Hänsel et Gretel, et Mum nous abandonnait dans la forêt. « C'est pour votre bien ! » affirmait-elle avant de disparaître entre les arbres. Le pauvre petit Hänsel et moi errions, désespérés, jusqu'à une étrange et inquiétante maison en pain d'épice. Heureusement, je me réveillai avant de voir sortir la méchante sorcière, mais mon soulagement ne dura qu'une seconde, car je pris vite conscience que le rêve n'était pas si loin de la réalité. La veille, Mum nous avait rabâché au moins dix-sept fois « C'est pour votre bien ! ». Je lui en voulais encore tellement que j'aurais pu grincer sans arrêt des dents.

Je comprenais bien que des personnes de plus de quarante ans ont, elles aussi, le droit d'avoir une vie amoureuse, mais n'aurait-elle pas pu attendre pour cela que nous soyons adultes ? On n'en était plus loin. Et si elle voulait absolument se mettre avec Mr Changement-de-programme, une relation de week-end ne suffisait-elle pas ? Devait-elle pour autant chambouler notre vie ? Ne pouvait-elle pas au moins nous demander notre avis ?

En réalité, Mr Changement-de-programme s'appelait Ernest Spencer. La veille, il nous avait amenées ici avec sa



voiture et il n'avait pas arrêté de faire tout naturellement la conversation comme s'il ne remarquait pas que Mia et moi ne disions pas un mot et nous retenions de pleurer de rage et de déception. (Un très long trajet entre l'aéroport et la ville !) Mais quand Ernest sortit nos bagages du coffre et, en dernier, le sachet contenant le fromage, Mia retrouva subitement sa voix.

– Non, non, fit-elle avec son sourire le plus délicieux en lui redonnant le sachet. C'est pour vous. Un petit souvenir de Suisse.

Ernest envoya à Mum un regard super heureux.

– Merci, c'est vraiment très gentil.

Ma sœur et moi échangeâmes un sourire narquois, mais ce fut là le seul bon moment de la soirée. Ernest monta les bagages, nous montra l'appartement et repartit chez lui avec le fromage en miettes puant après avoir embrassé notre mère et nous avoir assuré qu'il se réjouissait beaucoup de nous revoir le lendemain soir. Nous étions en effet invitées chez lui pour faire la connaissance de ses enfants.

– Nous nous en réjouissons aussi, lui assura Mum.

Bien sûr.

Dès qu'il avait passé le seuil de notre porte, Ernest Spencer nous était devenu suspect par son attitude, en accord avec son prénom ultraconservateur. Rien que ses cadeaux prouvaient le sérieux de sa relation avec notre mère. Jusqu'alors, les hommes qui entraient dans la vie de Mum avaient toujours cherché de leur mieux à ignorer notre existence. Ernest, lui, avait non seulement apporté des fleurs mais il avait aussi offert à Lottie ses chocolats préférés et à moi un livre sur les messages secrets, les codes et leur déchiffrement, que je trouvais réellement très intéressant. Il était

juste tombé un peu à côté pour Mia. Il lui avait trouvé un livre intitulé *Maureen, la petite détective* pour lequel, avec ses presque treize ans, elle avait tout de même quelques années de trop. Mais le simple fait qu'Ernest se soit documenté sur nos centres d'intérêt le rendait douteux.

En tout cas, Mum le portait aux nues. Allez donc savoir pourquoi. Ce ne pouvait pas tenir à son physique : il était chauve, il avait de grandes oreilles et des dents bien trop blanches. Lottie avait beau nous affirmer qu'Ernest était un bel homme, nous ne partagions pas son avis. Possible qu'il eût de beaux yeux, mais qui pouvait le regarder dans les yeux avec de telles oreilles ? De plus, il était vieux comme tout, plus de cinquante ans. Veuf depuis plus de dix ans, il vivait à Londres avec ses deux enfants. Cette histoire était vraie : Mia (la « petite » détective) et moi l'avions aussitôt vérifié sur Google. Google connaissait Ernest Spencer parce qu'il était l'un de ces avocats-stars qui offrent leur visage aux caméras, que ce soit devant un palais de justice ou sur le tapis rouge d'un gala de charité. Et sa défunte femme s'était trouvée en deux cent unième position (ou quelque chose comme ça) pour accéder au trône anglais, ce qui lui permettait de fréquenter les cercles les plus haut placés. C'est aussi grâce à ses relations que notre mère pouvait enseigner à Oxford.

D'après les lois de probabilité, Ernest et Mum n'auraient jamais dû se rencontrer. Mais le destin commun et la spécialité d'Ernest – le droit économique international – l'avaient conduit six mois auparavant à Pretoria, où il avait rencontré notre mère au cours d'une soirée. Et c'est d'ailleurs nous, pauvres idiots, qui l'avions encouragée à se rendre à cette soirée. Pour qu'elle rencontre des gens !

Et voilà le résultat...

– Ne bouge pas, mon petit cœur !

Lottie tirait sur ma jupe dans tous les sens pour la rallonger. En vain. Voilà douze ans que Lottie Wasthuber était arrivée chez nous comme fille au pair et elle y était restée. Pour notre bonheur. Nous aurions sinon été nourries de sandwiches, car Mum avait l'habitude de sauter un repas sur deux et détestait cuisiner. Sans Lottie, personne ne nous aurait fait des coiffures rigolotes à la Gretel ni n'aurait fêté avec nous les anniversaires de nos poupées ou bricolé des décorations pour le sapin de Noël. Oui, probable aussi que nous n'aurions jamais eu de sapin de Noël, Mum n'accordant que peu d'importance aux coutumes traditionnelles. D'autre part, elle avait tout du prof distrait. Elle oubliait tout : passer reprendre Mia après son cours de flûte, le nom de notre chien ou l'endroit où elle avait garé sa voiture. Sans Lottie, nous aurions toutes été littéralement perdues.

Cependant, Lottie n'était pas infailible. Comme chaque année, elle m'avait acheté pour l'école un uniforme trop petit et, comme chaque année, elle voulait m'en rendre responsable.

– Je ne comprends pas comment on peut pousser si vite en un seul été, se plaignait-elle en essayant de boutonner la veste sur ma poitrine. Et même... là-haut aussi ! Tu le fais exprès !

– C'est clair !

Malgré ma mauvaise humeur, je ne pus m'empêcher de sourire. Lottie aurait pu se réjouir un peu pour moi. « Là-haut » n'avait certes encore rien d'impressionnant pour une fille de bientôt seize ans, mais maintenant au moins je n'étais plus plate comme une limande ! De sorte que je ne trouvais pas si mal non plus de devoir laisser ma

veste ouverte. Avec la jupe trop courte, elle me donnait une allure plutôt sexy, comme si je cherchais à montrer le plus possible de mon physique.

– Liv est plus chouette que moi, grinça Mia qui était déjà harnachée. Pourquoi est-ce que tu ne m’as pas pris aussi une taille trop petite, Lottie ? Et pourquoi les uniformes scolaires sont-ils toujours bleu foncé ? Et pourquoi portent-ils le nom de Frogmal Academy alors qu’ils n’ont même pas de grenouille dans leur logo ?

Rageuse, elle désigna l’emblème brodé sur la poche de poitrine de sa veste.

– J’ai l’air tarte avec ça !... De toute façon, tout est tarte ici, ajouta-t-elle en montrant les étranges meubles alentour. C’est tarte, non, Livvy ? Nous étions tellement contentes à la pensée de vivre dans ce cottage à Oxford. Et nous avons atterri ici...

« Ici », c’était l’appartement où Ernest nous avait déposées la veille, au troisième étage d’un immeuble de style, quelque part dans le nord-ouest de Londres : un truc avec quatre chambres, des sols en marbre brillant et des tas de meubles et d’objets qui ne nous appartenaient pas. (La plupart étaient dorés, jusqu’aux coussins du canapé.) La plaque de sonnette indiquait que cet appart était d’habitude occupé par des gens du nom de *Finchley* et ceux-ci collectionnaient apparemment les danseuses en porcelaine. Il y en avait partout.

J’acquiesçai donc d’un signe de tête.

– Nous n’avons même pas nos affaires importantes ici, claironnai-je aussi.

– Pschtt, fit Lottie en jetant un regard inquiet par-dessus son épaule. Vous savez bien que ce n’est que provisoire. Et que le cottage était une catastrophe.

Elle avait renoncé à tirer sur ma jupe, c'était de toute façon inutile.

– Oui, si l'on en croit Mr Spencer, dit Mia.

(Il nous avait demandé de l'appeler par son prénom, mais nous préférons faire semblant de l'avoir oublié.)

– Votre mère a vu le rat de ses propres yeux, dit Lottie. Vous aimeriez vraiment vivre dans une maison pleine de rats ?

– Oui ! fîmes-nous d'une seule voix.

D'abord, les rats valaient mieux que l'image qu'on s'en faisait (nous l'avions au moins appris avec le film *Ratatouille*), et puis cette histoire de rat était certainement inventée de toutes pièces comme le reste. Nous n'étions pas complètement débiles, nous savions exactement ce qui se tramait ici. La veille au soir, notre mère en avait fait un tout petit peu trop pour nous persuader. Elle avait prétendu que notre cottage de rêve sentait le mois, que le chauffage ne fonctionnait pas bien, que des corneilles avaient fait leur nid dans les cheminées, que les voisins étaient bruyants et l'environnement sinistre. D'après elle, on n'aurait même pas pu voir la Tamise. De plus, les transports n'avaient rien de pratique et l'école où elle nous avait d'abord inscrites avait une mauvaise réputation. De sorte, nous avait-elle dit, qu'elle s'était vue obligée de résilier le bail et de louer cet appartement... provisoirement, bien entendu. (Comme tous ceux où nous avons logé jusqu'alors...)

Oui, bon, avait-elle concédé, tout cela s'était passé dans notre dos, mais seulement parce qu'elle n'avait pas voulu nous gâcher les vacances chez notre père. De toute façon, avait-elle ajouté, elle ne voulait que notre bien, elle ferait tous les jours la navette entre ici et Oxford pour nous

permettre d'étudier dans une excellente école et – sincèrement, mes petites puces ! – n'était-ce pas plus cool d'habiter à Londres plutôt qu'à la campagne ?

Naturellement, tout cela n'avait rien à voir avec le fait que Mr Ernest Spencer-je-sais-ce-qui-est-bien-pour-vous vivait, comme par hasard, dans ce quartier de Londres et qu'il voulait avoir Mum le plus près de lui. L'établissement que nous allions fréquenter était aussi, par le plus grand des hasards, justement celui de ses enfants... dont nous devons faire la connaissance précisément au cours de ce dîner chez lui.

Il était clair qu'une catastrophe s'annonçait. La fin d'une époque.

– Je ne me sens pas bien, dis-je.

– C'est parce que vous êtes énervées, répliqua Lottie en passant une main apaisante sur l'épaule de Mia tout en replaçant une mèche de cheveux derrière mon oreille. C'est normal aussi de l'être le premier jour dans une nouvelle école. Mais, croyez-moi, vous n'avez aucune raison d'avoir des complexes. Vous êtes toutes les deux très jolies et, futées comme vous êtes, vous arriverez sans peine à suivre les cours.

Puis, avec un sourire plein d'amour, elle ajouta :

– Mes merveilleuses elfes blondes si intelligentes !

– Oui, tu parles ! Des elfes avec appareil dentaire, lunettes d'intello et nez beaucoup trop long, grommela Mia sans faire attention aux grands yeux ronds de Lottie embués d'émotion. Et sans domicile fixe !

Mais avec une mère à la masse, la fille au pair sans doute la plus vieille en service au monde et un tas de rêves en ruines, complétai-je en pensée. Toutefois, je ne pus faire

autrement que répondre au sourire de Lottie par un autre sourire devant son visage plein de fierté et d'optimisme à notre égard. Et puis, elle n'y était pour rien.

– Tu ne devras porter cet appareil dentaire que six mois, ma puce, ce n'est pas si terrible, dit ma mère en arrivant de la pièce d'à côté.

Comme toujours, elle n'avait perçu que la partie de l'histoire qu'elle voulait bien entendre.

– Mais ces uniformes sont très jolis, ajouta-t-elle avec un sourire radieux avant de se mettre à fouiller dans un carton de déménagement portant l'inscription *chaussures*.

Évidemment, ses chaussures étaient arrivées avec nous dans ce taudis alors que mes caisses pleines de livres moisissaient je ne sais où dans un conteneur avec mon journal intime et mon étui à guitare.

Dans ma colère, je fixai le dos frêle de ma mère. Pas étonnant que Mr Spencer se soit entiché d'elle ! Pour une prof de littérature, elle avait vraiment belle allure avec ses cheveux blonds, ses longues jambes, ses yeux bleus et ses superbes dents. Elle ne faisait ses quarante-six ans qu'au petit matin, après une soirée bien arrosée. Mais sinon, elle ressemblait à Gwyneth Paltrow. Toutefois, sa nouvelle coiffure était épouvantable, on aurait dit qu'elle avait le même coiffeur que la duchesse Camilla.

Mum jetait derrière elle sur le tapis les chaussures qui ne l'intéressaient pas. Notre chienne Butter – de son plein nom Princess Buttercup formerly known as Doctor Watson (« Doctor Watson » venait du temps où nous étions persuadées qu'elle était un mâle) – s'empara d'une chaussure de jogging et la traîna sous la table basse où elle commença à la mâchouiller avec délice. Personne ne l'en empêcha, car

elle non plus n'avait pas la vie belle pour le moment. Je parie qu'elle aurait autant apprécié que nous cette maison avec jardin. Mais, naturellement, personne ne lui avait rien demandé non plus. Les chiens et les enfants n'avaient aucun droit dans cette famille.

Une deuxième chaussure de jogging m'atterrit sur le tibia.

– Mum, fis-je, énervée. Tu ne penses pas qu'il y a déjà assez de désordre ici ?

Ma mère fit la sourde oreille et continua à farfouiller dans le carton de chaussures tandis que Lottie m'envoyait un regard réprobateur. Je la fusillai des yeux. Quoi ? Je n'avais même plus mon mot à dire maintenant ?

– Ah, les voilà !

Ma mère avait enfin trouvé les escarpins noirs qu'elle cherchait et elle les brandissait triomphalement.

– Eh bien, c'est le principal, grommela Mia.

Mum enfile ses chaussures et se retourna vers nous.

– On peut y aller, dit-elle gaiement sans se laisser troubler par nos regards assassins.

Lottie nous étreignit.

– Vous allez y arriver, mes petites. Après tout, ce n'est pas votre première rentrée !





## Chapitre 3

**J**e levai le menton et redressai les épaules de mon mieux dans ma veste étriquée. Lottie avait raison : ce n'était pas la première fois que nous changions d'école, nous avions déjà surmonté des choses beaucoup plus difficiles. Là au moins, nous pouvions comprendre et parler la langue du pays, ce qui n'avait pas toujours été le cas, par exemple à Utrecht. Même si Mum affirmait que, quand on comprend l'allemand, on comprend aussi le néerlandais. Ben voyons ! Et on ne devait certainement pas craindre ici de tomber sur un mille-pattes géant dans les toilettes comme à Hyderabad. (Il m'arrivait encore de rêver à cet énorme monstre qui m'avait fixée de ses yeux horribles !) Ici, au contraire, tout devait être super clean. La Frogmal Academy était un lycée privé mixte dans le noble quartier londonien de Hampstead, ce qui signifiait que, contrairement à mon antépénultième école à Berkeley, en Californie, on ne passait pas les élèves au détecteur métallique le matin pour vérifier qu'ils ne portent pas d'armes. Et il devait certainement se trouver ici aussi des élèves plus sympas que cette fille qui n'arrêtait pas de me fixer comme si je sentais mauvais. (Ce qui n'était pas le cas – à cause du fromage, j'étais même restée sous la douche un quart d'heure de plus que d'habitude.)

J'espérais juste qu'on ait doté Mia d'une « marraine » plus sympa.

– Liv, c'est l'abréviation de Livetta ou de Carlivonia ?

Hein ? Elle se moquait de moi, là ? Personne au monde ne porte ces prénoms, j'espère ! Cela dit... elle s'appelait elle-même Persephone.

– D'Olivia, répondis-je.

Je me sentais énervée parce que, sous le regard critique de Persephone, j'aurais préféré que Lottie m'ait tout de même acheté une veste à ma taille. Et ne pas porter ces lunettes d'intello qui, avec ma queue-de-cheval, devaient sérieusement contraster avec ma jupe trop courte et ma veste étriquée.

La directrice m'avait attribué Persephone comme marraine parce que, d'après nos emplois du temps, nous aurions presque tous nos cours ensemble. Dans le bureau de la directrice, Persephone m'avait encore souri gentiment ; ses yeux avaient même brillé quand elle avait appris que j'avais – entre autres – vécu auparavant en Afrique du Sud et aux Pays-Bas. Mais leur éclat avait disparu dès que je lui avais avoué, en réponse à sa question, que mes parents n'étaient ni diplomates ni propriétaires d'une mine de diamants. Depuis, elle n'avait pas arrêté de froncer le nez. Elle me faisait penser à ces petits singes renfrognés qui, à Hyderabad, nous fauchaient le petit déjeuner quand on n'y prêtait pas attention.

– Olivia ? reprit-elle. Je connais au moins dix Olivia. Le chat de mon amie s'appelle aussi Olivia.

– En revanche, tu es la première Persephone que je rencontre.

*Parce que c'est un nom qu'on ne donnerait même pas à un chat, pensai-je.*

En partant, Persephone secoua ses cheveux.

– Dans notre famille, tout le monde porte des prénoms de la mythologie grecque. Ma sœur s'appelle Pandora et mon frère Priamos.

Les pauvres ! Mais ça valait toujours mieux que « Persephone ». Comme elle me regardait du coin de l'œil pour guetter ma réaction, je m'empressai de dire :

– Et tous vos prénoms commencent par P. C'est... euh... très pratique.

– Oui, ça va bien avec notre nom : Porter-Peregrin.

Persephone Porter-Peregrin (nom de nom !) rejeta encore ses cheveux en arrière et poussa une porte vitrée constellée d'affiches et de petites annonces.

Un poster de ciné kitsch me sauta aux yeux. Le film s'appelait *Bal d'automne* et, sous le titre en lettres d'or, on voyait danser un couple en smoking et robe de tulle rose sous une pluie de feuilles multicolores. Le film était programmé pour le 1<sup>er</sup> octobre et on pouvait déjà se procurer des tickets au secrétariat. J'aimais le cinéma mais je n'allais pas vider mon porte-monnaie pour ce genre de romance-ado débile. Alors qu'on savait dès les cinq premières minutes comment ça allait se terminer.

Derrière la porte vitrée, l'effervescence régnait. Nous nous retrouvâmes soudain dans un flot d'élèves qui partaient en même temps dans toutes les directions. À la Frogmal Academy, tous les élèves, du premier cycle jusqu'au dernier, étaient dans le même bâtiment et je cherchai instinctivement la tête blonde de Mia. C'était la première fois depuis des années que nous avions cours dans le même établissement, et je l'avais persuadée d'évoquer, mine de rien, que sa grande sœur pratiquait le kung-fu, si jamais on venait à lui chercher des noises.

Mais je ne la vis nulle part. Je parvenais à peine à suivre Persephone dans la foule. La partie personnelle de notre conversation semblait terminée, elle ne paraissait pas avoir envie de fréquenter plus que nécessaire quelqu'un qui portait le nom du chat de son amie et dont les parents n'étaient ni diplomates ni propriétaires d'une mine de diamants.

– Cantine du premier cycle !

Tel un guide de voyage mal luné, elle me désignait de temps à autre un endroit en me balançant des mots par-dessus l'épaule sans s'occuper de savoir s'ils me parvenaient.

– Cafétéria cycle moyen et supérieur, premier étage ! Toilettes, là ! Salle d'ordinateurs, violette ! Biologie, verte !

De nouveau une porte vitrée pleine d'affiches. Et de nouveau celle de *Bal d'automne* du plus mauvais goût. Cette fois, je m'arrêtai pour mieux l'examiner. Oui, c'était sans aucun doute un film de la pire espèce. La fille sur l'affiche regardait langoureusement son cavalier, tandis que lui avait l'air un peu pincé comme s'il l'enviait de pouvoir porter un diadème alors qu'il devait se contenter d'une affreuse raie sur le côté.

Mais j'étais peut-être injuste et ce film de lycéennes n'était peut-être pas du genre inepte habituel avec l'intrigante pom-pom girl de service, le charmant mais superficiel capitaine de football américain et la pauvre et merveilleuse fille laissée-pour-compte mais au cœur d'or. C'était peut-être aussi un film d'espionnage, et la robe en tulle rose, le sourire langoureux et le diadème débile n'étaient peut-être qu'un camouflage pour subtiliser au garçon à la raie de côté la clé d'un coffre-fort rempli de papiers secrets qui serviraient à sauver le monde. Ou alors, ce type était un tueur en série qui avait jeté son dévolu sur les filles du lyc...

– Laisse tomber !

Persephone avait apparemment remarqué que je ne la suivais plus et elle était revenue vers moi.

– Le bal, c’est pour les élèves du cycle supérieur. Les autres ne peuvent y aller que sur invitation.

Je mis quelques secondes à comprendre ce qu’elle voulait dire (oublier le *serial killer* me prit un long moment) et ce fut exactement le temps que mit Persephone à sortir un tube de rouge à lèvres de son sac et à en dévisser le capuchon.

Mon Dieu, que j’étais sotte ! Le *Bal d’automne* n’était pas un film mais l’affreuse réalité. Je ne pus m’empêcher de ricaner.

Près de nous, quelques élèves commencèrent à jouer au ballon... Avec un pamplemousse !

– C’est un bal traditionnel qui célèbre l’anniversaire de la création de cette école. Tout le monde doit être habillé comme à l’époque victorienne. Naturellement, j’y serai, m’informa Persephone en retouchant ses lèvres.

J’allais l’admirer de pouvoir faire ça sans miroir quand je m’aperçus qu’il s’agissait d’un gloss transparent, qu’elle pouvait s’étaler jusque sous le nez si elle voulait.

– Avec un ami de ma sœur, dit-elle encore. Elle est dans le comité du bal. Eh, bande d’idiots, arrêtez ça tout de suite !

Le pamplemousse avait failli l’atteindre à la tête. Failli seulement. Dommage !

– Mais il y a une fête de Noël pour toutes les classes, ajouta-t-elle généreusement. Tu pourras y aller avec ta petite so...

À cet instant, elle s’arrêta de parler et même de respirer. Elle ne fit plus que fixer un point derrière moi, comme un petit singe pétrifié, le gloss à la main.

Je me retournai pour chercher la cause de son apnée. En tout cas, un ovni n'avait pas atterri. Mais un groupe d'élèves plus âgés forçait tout autant l'attention. Quatre garçons. Et presque tout le monde dans ce couloir semblait n'avoir d'yeux que pour eux. Peut-être parce qu'ils discutaient non-chalamment tout en marchant d'un même pas comme au rythme d'une musique qu'ils étaient seuls à entendre. En fait, il ne manquait plus que le ralenti et une machine à vent pour agiter leurs cheveux. Ils se dirigeaient droit sur nous et je me demandai lequel d'entre eux avait bien pu transformer Persephone en statue de sel. D'un coup d'œil rapide, je m'aperçus qu'ils en étaient tous capables, à supposer qu'elle apprécie les grands blonds sportifs. (Ce qui n'était pas mon cas : j'avais un faible pour les bruns ténébreux qui lisaient des poèmes, jouaient du saxophone et appréciaient les films de Sherlock Holmes. Malheureusement je n'en avais pas encore rencontré beaucoup. Bon, je n'en avais encore rencontré aucun. Mais il devait bien y en avoir quelque part !). Le plus beau des quatre était le deuxième à gauche, avec des cheveux d'or bouclés qui encadraient un visage d'ange au teint de porcelaine. À côté de lui, les trois autres avaient plutôt l'air normal.

Persephone produisit une sorte de son éraillé.

– Salut, Japskrch !

Elle n'obtint pas de réponse ; les garçons étaient bien trop pris par leur conversation pour nous accorder un regard. Probable aussi qu'aucun d'eux ne s'appelait Japskrch.

Le pamplemousse fendit de nouveau les airs et se serait très certainement écrasé sur le nez de Persephone si je ne l'avais pas rattrapé au vol. Un acte réflexe plus qu'une bonne action délibérée. Un type du club des blondinets

décontractés (celui tout à gauche) avait eu stupidement la même idée ou plutôt le même réflexe, si bien que nous nous heurtâmes les épaules en sautant. Mais le pamplemousse atterrit dans ma main.

Le garçon me toisa de toute sa hauteur.

– Pas mal, fit-il en remettant vite en place sa manche retroussée.

Pas assez vite pour moi. J'avais eu le temps de lire les mots tatoués à l'envers de son poignet : *numen noctis*.

Il me fit un grand sourire.

– Basket ou hand ?

– Ni l'un ni l'autre. J'avais seulement faim.

– Ah bon !

Il rit, et j'allais réviser les critères de mon idéal masculin au profit des grands blonds tatoués au teint pâle, aux cheveux ébouriffés et aux yeux gris ardoise quand il ajouta :

– C'est bien toi la fille au fromage de l'aéroport. Qu'est-ce que c'était déjà comme sorte ?

Tant pis.

– Du fromage de l'Entlebuch, répondis-je dignement en m'écartant un peu de lui.

Finalement, il n'était pas si génial que ça. Il avait le nez trop long, des cernes sombres sous les yeux et ses cheveux n'avaient encore certainement jamais vu de peigne. Je le reconnaissais : c'était le type qui s'était bizarrement endormi dans l'avion. En tout cas, il paraissait bien réveillé maintenant. Et des plus amusés.

– Ah oui, c'est vrai, du fromage bio de l'Entlebuch, remarqua-t-il avec un petit rire.

Je fis mine de m'intéresser à quelque chose derrière lui. L'ange au teint de porcelaine avait passé son chemin mais

l'un de ses amis blonds s'était arrêté près de Persephone. Il me sembla le connaître et je mis quelques secondes à comprendre pourquoi. Je faillis en pouffer de rire. Incroyable ! C'était Ken qui se trouvait là devant moi ! La version en chair et en os de la poupée Barbie que Mia avait reçue de notre grand-tante Gertrude à Noël. Ken-rasage, pour mieux dire. (Les cadeaux de tante Gertrude prêtaient toujours à rire. Elle m'avait offert un set de perles à repasser !)

Persephone semblait avoir repris vie, suffisamment en tout cas pour pouvoir respirer de nouveau et lever les yeux au plafond. Ses joues étaient étrangement rouges mais j'avais du mal à savoir si c'était de colère ou par manque d'oxygène. Les joueurs de foot-pamplemousse avaient eu la bonne idée de partir plus loin.

– Une de tes nouvelles amies, Aphrodite ? demanda Ken-rasage en me montrant.

Les joues de Persephone virèrent au cramoisi.

– Oh, salut Jasper ! Je ne t'avais pas vu, dit-elle d'une voix presque normale (donc colossalement blasée), juste un peu moins perçante qu'auparavant. Eh, mon Dieu, non ! C'est la Cook qui me l'a collée sur le dos ! Une nouvelle élève. Olive Quelquechose. Ses parents sont missionnaires ou un truc comme ça.

Ou un truc comme ça... Je lui lançai un regard stupéfait à travers mes lunettes de fille de missionnaire. Était-ce la seule alternative qu'elle avait trouvée aux propriétaires de mines de diamants et aux diplomates ?

Ken-rasage m'examina de la tête aux pieds en se frottant son menton mal rasé. Il fallait absolument que je le montre à Mia, la ressemblance était frappante. (*Ken a rendez-vous*



*avec Barbie, mais il est gêné par sa barbe de trois jours. Aide-le à se raser.)*

– Comment tu t’appelles ? me demanda-t-il.

– Mais tu viens de l’entendre : Olive Quelquechose, répondis-je. *(Barbie est un peu surprise par le comportement de Ken. Normalement, il a de meilleures manières et ne montre pas ce regard lubrique. C’est pourquoi elle ne tient pas à lui révéler son vrai nom.)*

Il se frotta de nouveau le menton.

– Si tes parents sont missionnaires, alors tu es encore à coup sûr...

– Il faut y aller, l’interrompit le garçon de l’avion en le prenant assez brutalement par le bras. Allez, viens, Jasper !

– On a tout de même bien le droit de demander, protesta Ken-rasage qui avait apparemment du mal à se défaire de ma vue. De belles jambes, du reste. Pour une fille de missionnaire !

Je me préparais à rétorquer quelque chose (comme s’il connaissait une seule fille de missionnaire, ce m’as-tu-vu !), mais avant que je puisse ouvrir la bouche, Persephone m’avait agrippée par la manche.

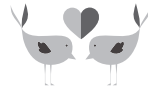
– On doit se dépêcher nous aussi. On a chimie avec Roberts, je ne veux pas arriver en retard dès le premier jour.

Je trébuchai quand elle m’entraîna en avant, mais je la suivis tout de même avec gratitude car je n’avais rien trouvé de parfait à répondre.

# Blog à potins

Ici, le blog à potins de la Frogmal Academy, avec les derniers ragots, les plus folles rumeurs et les scandales chauds bouillants de notre école.

Qui suis-je ? Je m'appelle *Secrecy*, je suis parmi vous et je connais tous vos secrets.



UPDATE

ACTIVITY

3 septembre

L'école a repris et j'en profite pour saluer tous mes fidèles lecteurs. Pour les nouveaux : n'essayez pas de deviner qui je suis. Jusqu'ici, personne n'a encore réussi.

Avez-vous vu notre rouleau compresseur Hazel Pritchard ? Méconnaissable, pas vrai ? Il lui manque treize kilos et demi de graisse. Sa mère l'a envoyée en Écosse dans un camp d'amaigrissement où, pour six cents livres par jour, elle s'est nourrie exclusivement de fromage blanc écrémé et d'eau. Mais personne ne doit le savoir : la version officielle,

c'est que Hazel, en raison d'une allergie, a dû modifier légèrement son régime alimentaire et qu'elle ne s'est même pas aperçue qu'elle mincissait jour après jour... Quoi qu'il en soit, elle ne mérite plus son surnom de « rouleau compresseur ». Il faudrait plutôt l'appeler Hazel-Pritchard-mincie-à-l'insu-de-son-plein-gré, mais je trouve ça un peu lourd. Qu'en pensez-vous ?

Le polar annuel refait surface à la Frognal Academy : qui invitera qui au bal d'automne et pourquoi ? Comme le comité organisateur a supprimé l'élection du roi et de la reine du bal (quelqu'un d'entre vous a-t-il compris pourquoi ? En quoi ce genre d'élection témoignerait-il de harcèlement et de discrimination ?), j'ai décidé de poursuivre cette belle tradition et de procéder ici à une élection interne. Vous pouvez m'envoyer vos propositions à [secrecy.buzz@yahoo.com](mailto:secrecy.buzz@yahoo.com).

La question qui est sur toutes les lèvres, c'est naturellement : Qui va décrocher Arthur Hamilton ? Pour les nouveaux : Arthur est le plus beau mec de l'école et même de tout l'hémisphère ouest. Et, depuis le départ de Colin Davison, il est aussi le nouveau capitaine de notre équipe de basket. Officiellement, Arthur sort avec Anabel Scott qui a obtenu son diplôme l'an dernier et qui poursuit maintenant ses études à Saint-Gall, en Suisse, mais – s'il vous plaît, les gars, ne lisez pas, ceci est uniquement pour les filles ! – c'est de nouveau un cœur à prendre, et, si je vous dis ça, ce n'est pas seulement parce que je suis persuadée que les relations à distance ne peuvent pas durer très longtemps. Bon, sur Facebook, leur statut relationnel est inchangé, mais sincèrement : l'une d'entre vous les a-t-elle vus ensemble depuis le dernier bal de fin d'année ? Et pourquoi Anabel semble-t-elle toujours au bord des larmes ?

Mais qui s'en étonne ? Pas moi, en tout cas. Entre-temps, il n'aura échappé à personne que, depuis la mort tragique de Tom Holland, l'ex-petit ami d'Anabel, Anabel et Arthur

ne forment plus ce couple radieux qui faisait pâlir de jalousie tous ceux qui les voyaient. Pour les nouveaux : il va falloir vous mettre à la page ! Ce pauvre Tom a perdu la vie sur la route en juin dernier. Et puis ex, mon œil ! J'ai déjà évoqué ici une ou deux fois que ça marchait encore du tonnerre entre Anabel et lui et tout le monde l'aura compris, sauf peut-être Arthur. Mais le désespoir d'Anabel à l'enterrement de Tom aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. (D'ailleurs, ce n'est pas Arthur qui a consolé Anabel, mais Henry Harper - juste pour vous rafraîchir la mémoire et vous embrouiller un peu plus :-))

Alors, qu'en pensez-vous ? Qui sera la nouvelle élue d'Arthur ? Je prends volontiers les paris.

À bientôt !

*Secrecy*